

Michel-Edouard Leclerc, votre groupe a beaucoup investi dans le Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême. On vous attribue le sauvetage du salon, après que l'ancien maire, Jean-Michel Boucheron, ait laissé exsangues les finances de la ville. Et vous vous y êtes, personnellement, beaucoup investi : un lobby, une folle passion, une coûteuse maîtresse ? Comment le projet s'insère-t-il dans la démarche des Centres E. Leclerc ?

La bande dessinée, c'est 10 % de la production éditoriale française. Les plus forts tirages (Uderzo a vendu 300 millions d'albums !). Ce sont 2 000 titres édités ou réédités chaque année. Un secteur en pleine expansion. L'opportunité était idéale pour démontrer à la profession du livre que Leclerc, premier distributeur de bandes dessinées, savait être un bon partenaire et pas seulement un négociateur de conditions d'achat ! Les maisons d'édition, Dargaud, Glénat, Dupuis ou les Humanoïdes Associés, Casterman et Albin Michel, sont passées maîtres dans l'art du marketing et le lancement de séries prestigieuses : Largo Winch, Boule et Bill, Titeuf, Blueberry... Mais ce sont des entreprises fragiles. Le budget publicitaire d'un Delcourt, ou plus encore de petits éditeurs comme Fremock, l'Association, Pacquet ou Mosquito n'atteint pas la capacité de communication de quelques gros hypermarchés considérés individuellement. Les festivals sont leur vitrine. Ils ont, je crois, apprécié l'apport financier et commercial des Centres E. Leclerc.

Et, en plus, vous vous êtes fait plaisir ! Vous avez récemment publié un énorme album d'entretiens avec une cinquantaine d'auteurs¹.

J'aime la bande dessinée. Derrière les piles d'albums et les planches à dessin, d'authentiques artistes peuplent ce monde magique et tellement généreux. Rien à voir avec le côté strass du cinéma spectacle, où l'ambiance délétère des pris littéraires. Pour être peuplé de joyeux drilles, l'univers artistique reste celui de créateurs terriblement solitaires.

Le IX^{ème} art vit aujourd'hui une sorte d'âge d'or. Jamais, la créativité n'a été aussi riche et l'expression graphique aussi diversifiée. Pas étonnant qu'elle rencontre l'engouement d'un large public. Je ne dirais pas pour autant que c'est un art populaire. La production de certains artistes est quelquefois confidentielle, esthétisante, nourrie de recherches personnelles ou d'expérimentations. Mais ce foisonnement créatif multiplie les portes d'entrée vers la littérature et l'art. Tant mieux si la découverte de Bilal, de Munoz, de Mattotti, de Loustal ou de Prado permet à nos cadets d'accéder à l'amour de la peinture. Tant mieux si Patrice Pellerin, Loisel, Mézières, Chris ou Franck donnent du plaisir à raconter des histoires. Les romans, les essais ou les grandes biographies ne font pas encore recette dans les banlieues. Mais vu l'engouement des jeunes pour la bande dessinée, il s'en trouvera bien un petit pourcentage pour enrichir et diversifier leur bibliothèque personnelle.

¹ Michel-Edouard Leclerc, en collaboration avec Chantal-Marie Wahl, *Itinéraires dans l'univers de la bande dessinée*, Flammarion, 2003.